

JEAN RENART

# L'ESCOUFLE

ROMAN IDYLLIQUE DU TEMPS  
DE PHILIPPE AUGUSTE

Édition bilingue établie, traduite et présentée par  
Nathalie Bragantini-Maillard et Jean-Jacques Vincensini



CHAMPION CLASSIQUES

HONORÉ CHAMPION

PARIS – 2024

## INTRODUCTION

La richesse littéraire de *L'Escoufle* de Jean Renart est la raison la plus évidente et la plus impérieuse qui justifie à nos yeux de rééditer ce roman, dont l'accès est quasiment impossible. Il est conservé dans une seule copie complète<sup>1</sup>, et les deux précédentes éditions intégrales sont aujourd'hui épuisées, celle de Paul Meyer (Paris, SATF, 1894), comme celle de Franklin Sweetser (Genève, Droz, 1974), cette dernière depuis 1995. Faute d'exemplaires, aucune librairie, « en ligne » ou non, ne propose ce roman à la vente et il n'est pas toujours présent dans les bibliothèques universitaires. Qu'il soit érudit ou simplement curieux et éclairé, le public ne peut donc plus lire *L'Escoufle*. Inutile de dire que, en conséquence, aucun programme d'études ne peut inclure le récit de Jean Renart, sauf – ce qui est regrettable – à travers la traduction, par endroits lacunaire, que l'on doit à Alexandre Micha et qui date de 1992.

Les nombreuses notes que nous plaçons en bas de page éclaireront mieux que tous les discours les divergences qui distinguent notre édition du travail de nos deux fameux prédécesseurs<sup>2</sup>. Mais, tout d'abord, donnons un aperçu des grandes lignes du roman.

---

<sup>1</sup> Un fragment de 160 vers, écrits au milieu ou dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, est conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Voir *infra* dans annexe Ms. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, II 139/7 (B).

<sup>2</sup> On peut lire dans le *Manuel bibliographique* de R. Bossuat cette appréciation de l'édition de Fr. Sweetser : « L'édition, souvent fautive, ne constitue aucun progrès par rapport à celle de Paul Meyer » (éd. F. Viellard et J. Monfrin, Paris, Éditions du CNRS, Troisième supplément, I, 1986, p. 221). Pour G. Legendre, l'« édition de M. F. Sweetser s'avère décevante à plus d'un titre. [...] De nombreuses fautes apparaissent. La ponctuation de l'éditeur n'est pas toujours conforme aux usages français. [...] Le texte est plus proche du manuscrit que celui de Meyer, mais non toujours avec raison » (*Romania*, n° 99, 1978, p. 269-273, ici p. 269).

## RÉSUMÉ

Revendiquant l'écriture de la vérité, l'auteur se propose de mettre par écrit un vieux conte tenu secret jusque-là : celui du *Milan* (v. 1-46). Richard, comte de Montivilliers, est un puissant seigneur normand qui règne sur Rouen et le pays de Caux (v. 47-82). Vaillant guerrier, il fait l'admiration de ses hommes et en a acquis l'amour par ses libéralités (v. 83-121). Il brille de l'éclat de ses quinze ans quand il décide de partir en Terre Sainte pour sauver son âme. L'affliction des Normands est immense (v. 122-348). Suivi de quelques pèlerins, il atteint Jérusalem, où le roi lui réserve un accueil que personne depuis Pierre l'Ermite n'avait reçu (v. 349-574). Au Saint-Sépulcre, Richard offre une coupe précieuse qui représente une version de l'histoire de Tristan et Iseut (v. 577-780). Des messagers apportent la nouvelle que les rois d'Inde et de Mossoul menacent Jérusalem à la tête d'une armée telle qu'on n'en avait vue depuis le temps d'Arthur. Richard est choisi pour commander l'armée chrétienne (v. 780-868). Menant escarmouches et combats singuliers victorieux, il est considéré comme la réincarnation d'Arthur ou de Gauvain (v. 869-1000). Les Turcs sont vaincus et doivent consentir une trêve de trois ans. Richard peut retourner en Normandie (v. 1001-1363).

En chemin, il rencontre l'empereur de Rome. L'accueil est celui que l'on réserve à un héros (v. 1364-1451). Le souverain avoue qu'il n'est plus maître dans son empire depuis qu'il en a confié les clefs à des rustres. Désespéré, il supplie Richard de l'aider à chasser ces usurpateurs et lui promet de le faire seigneur et maître de sa terre et de tous ses biens. Le comte de Montivilliers accepte et, en quelques mois, débarrasse l'empire des traîtres qui occupaient les plus hautes dignités et les châteaux les plus puissants. Il rétablit ainsi l'autorité impériale et décide de rentrer en Normandie (v. 1452-1651). Mais l'empereur le retient et, reconnaissant, lui offre en mariage une belle et noble dame de Gênes. Les noces dépassent en splendeur celles du roi Marc et d'Iseut (v. 1652-1746). Le fruit de cette union, Guillaume, naît le même jour que la fille de l'empereur et de l'impératrice, Aélis (v. 1747-1799). À trois ans, Guillaume, blond et charmant comme un ange, est envoyé à la cour impériale pour y être élevé en compagnie d'Aélis. Tous deux sont accomplis en tous points. Ils passent leurs journées ensemble, s'habillent de manière identique et, bientôt, de « frère », Guillaume

devient l'«ami» de la jeune fille (v. 1800-2083). L'empereur propose alors à son sauveur, Richard, d'unir les deux enfants par les nœuds du mariage. Le comte refuse, convaincu qu'une telle mésalliance susciterait l'hostilité des barons. Aélis n'est-elle pas digne d'épouser le fils d'un roi? (v. 2084-2211) Recourant à la ruse du don contraignant, l'empereur obtient le consentement de ses plus puissants vassaux: Guillaume épousera Aélis et héritera de l'empire après la mort du souverain. Découvrant ce qu'ils ont accepté par ignorance, les barons se sentent dupés (v. 2212-2374). Tous les projets de l'empereur s'effondrent lorsque le vaillant comte tombe malade et décède en quelques jours. Tourne la roue de Fortune (v. 2375-2652). L'intervention des forces hostiles au mariage des jeunes gens fait vite oublier les engagements de l'empereur. Guillaume se voit interdire la chambre de son amie (v. 2653-3199).

Les enfants décident d'échapper à une cour qui leur est défavorable et de rejoindre la Normandie, où Guillaume réclamera son légitime héritage. Aélis s'imagine déjà dame de Rouen (v. 3200-3550). Pour réussir leur évasion, la fille de l'empereur élabore une stratégie sophistiquée, que Guillaume exécute à la lettre. Elle glisse dans une aumônière de soie vermeille un anneau offert par sa mère et enferme ses bijoux et son or dans une taie d'oreiller. Tout se passe comme prévu (v. 3551-4052). La disparition des fugitifs bouleverse l'empereur. Ils échappent à toutes les recherches (v. 4053-4237). Voyageant avec la plus extrême prudence, ils arrivent aux alentours de Toul. L'endroit est charmant et les deux proscrits y prennent un peu de repos (v. 4238-4410). Aélis souffre de la chaleur et dégrafe son corsage. Elle détache l'aumônière pendue à son cou et offre à Guillaume le précieux anneau maternel en gage d'amour. Au lieu de le glisser à son doigt, Guillaume remet l'anneau dans l'aumônière, qu'il pose près de lui (v. 4411-4542). Un milan planait dans les airs. Prenant cette aumônière vermeille pour un morceau de viande, le charognard fond sur elle et l'emporte. Guillaume hésite: poursuivre l'oiseau voleur et abandonner sa belle? Rester à ses côtés et perdre à jamais le précieux gage? Il saute sur son mulet, chasse le milan d'arbre en arbre (v. 4543-4643). Cependant, Aélis s'éveille, se retrouve seule et abandonnée, persuadée que son ami est parti en solitaire vers ses fiefs normands. Un jeune homme passant par-là conduit la malheureuse non loin de Toul. Elle trouve un hébergement pour la nuit dans la maison d'une jeune fille, Isabelle, et de sa mère, lesquelles